

Un innocent pas comme les autres

La rencontre des absents de Boris Schreiber

Henri Thomas, l'auteur de *John Perkins* et du *Promontoire* signale ce livre dans une préface. Les deux romans précédents de Boris Schreiber : *Le Droit d'asile* (1957) et *les Heures qui restent* (1958), étaient demeurés sans écho. « La critique qui fut distraite retrouvera un jour ce livre extraordinaire », écrit le préfacier en parlant des *Heures qui restent*. Pour le moment c'est *La Rencontre des absents* qui va donner à Boris Schreiber son public.



« homme au chapeau » qui revient un jour au village avec la toute-puissance que donne l'argent. Jojo fuit la révélation qui va lui être faite, emportant son attente et son rêve dans un autre village où il recommence à économiser des jours.

Cette étrange histoire se déroule aux abords d'un restaurant en reconstruction, dont Jojo veut à tout prix retarder l'ouverture. Il cache les outils, vole le combustible, démolit les échafaudages – c'est ça gagner du temps. Dans son activité clandestine, il se heurte à d'assez tristes êtres : un moribond brutal et répugnant, le patron du restaurant, une vieille servante bougonne, la fille de celle-ci prête à se donner à qui lui assurera l'héritage du restaurant ; un petit monde assez sordide de grossièreté et de violence où chacun pourtant nourrit un désir à la mesure de son cœur.

Sommes-nous dans le réel, dans l'âpre lutte des hommes ? L'idiot métamorphose cet entourage naturaliste. Sa conscience obsédée, son interprétation délirante des propos et des gestes de chacun – si on le se frotte, c'est parce qu'on l'aime, – sa demi-compréhension des choses, estompent les lignes trop nettes. Il est l'élément poétique de cet univers solide qui se trouble et vacille sous son regard aberrant.

L'intelligence de Boris Schreiber est de s'être laissé entièrement dominer par son personnage. Envoûté, il devient envoûtant. Le récit, pourtant fait à la troisième personne, qui décrit les errances de Jojo et ses occupations insolites, les dialogues abrupts qui le mettent aux prises avec son

Dans le lot des romans diffus où cette année l'avant-garde se cherche, ce livre se distingue par sa profonde unité. Faut-il à son sujet d'ailleurs parler d'avant-garde ? Nulle recherche technique, pas de prouesses verbales, un récit sans acrobatie chronologique. L'originalité, le mérite sont ailleurs. *La Rencontre des absents* est centré sur un personnage, Jojo, le simple d'esprit. « Ma mère a eu un microbe en me portant » répond-il à ceux qui le saluent de quolibets : « Salut, vieux ! Ça va sinoque ? » Jojo demeure indifférent à la méchanceté d'autrui. Il vit enfermé dans son rêve : un frère disparu un beau matin et qu'il a transformé en demi-dieu ; il se lancera à sa recherche, le ramènera des tropiques ou d'ailleurs, et Petit Max se muera en justicier. En attendant Jojo « gagne du temps » comme on épargne des pièces d'or pour mettre son projet à exécution.

Possédé comme il l'est, il ne reconnaîtra pas ce mystérieux

Henri Thomas, l'auteur de *John Perkins* et du *Promontoire*, signale ce livre dans une préface. Les deux romans précédents de Boris Schreiber : *Le Droit d'asile* (1957) et *les Heures qui restent* (1958), étaient demeurés sans écho. « La critique qui fut distraite retrouvera un jour ce livre extraordinaire », écrit le préfacier en parlant des *Heures qui restent*. Pour le moment c'est *La Rencontre des absents* qui va donner à Boris Schreiber son public.

Dans le lot des romans diffus où cette année l'avant-garde se cherche, ce livre se distingue par sa profonde unité. Faut-il à son sujet d'ailleurs parler d'avant-garde ? Nulle recherche technique, pas de prouesses verbales, un récit sans acrobatie chronologique. L'originalité, le mérite, sont ailleurs. *La Rencontre des absents* est centré sur un personnage, Jojo, le simple d'esprit. « Ma mère a eu un microbe en me portant », répond-il à ceux qui le saluent de quolibets : « Salut, vieux ! Ça va sinoque ? » Jojo demeure indifférent à la méchanceté d'autrui. Il vit enfermé dans son rêve : un frère disparu un beau matin et qu'il a transformé en demi-dieu ; il se lancera à sa recherche, le ramènera des tropiques ou d'ailleurs, et Petit Max se muera en justicier. En attendant Jojo « gagne du temps » comme on épargne des pièces d'or pour mettre son projet à exécution.

Possédé comme il l'est, il ne reconnaîtra pas ce mystérieux « homme au chapeau » qui revient un jour au village avec la toute-puissance que donne l'argent. Jojo fuit la révélation qui va lui être faite, emportant son attente et son rêve dans un autre village où il recommence à économiser des jours.

Cette étrange histoire se déroule aux abords d'un restaurant en reconstruction, dont Jojo veut à tout prix retarder l'ouverture. Il cache les outils, vole le combustible, démolit les échafaudages – c'est ça gagner du temps. Dans son activité clandestine, il se heurte à d'assez tristes êtres : un moribond brutal et répugnant, le patron du restaurant, une vieille servante bougonne, la fille de celle-ci prête à se donner à qui lui assurera l'héritage du restaurant ; un petit monde assez sordide de grossièreté et de violence où chacun pourtant nourrit un désir à la mesure de son cœur.

Sommes-nous dans le réel, dans l'âpre lutte des hommes ? L'idiot métamorphose cet entourage natu-

raliste. Sa conscience obsédée, son interprétation délirante des propos et des gestes de chacun — si on le frotte, c'est parce qu'on l'aime, — sa demi-compréhension des choses, estompent les lignes trop nettes. Il est l'élément poétique de cet univers solide qui se trouble et vacille sous son regard aberrant.

L'intelligence de Boris Schreiber est de s'être laissé entièrement dominer par son personnage. Envoûté, il devient envoûtant. Le récit, pourtant fait à la troisième personne, qui décrit les errances de Jojo et ses occupations insolites, les dialogues abrupts qui le mettent aux prises avec son

nocence qui ne distingue ni le Bien ni le Mal. Mais Lenny n'était qu'une brute dans laquelle Steinbeck faisoit battre un cœur. Jojo est autre chose. Sous son masque d'arriéré, il touche aux grands problèmes des hommes : le temps, l'espérance, la parole. Pour sentir vivre son frère en lui, Jojo a besoin de le raconter. « Alors il bouge », dit-il. Mais il faut trouver l'auditeur capable d'écouter, quitte à ne pas le reconnaître parce qu'il n'attend fin ou rêve. Cet idiot obsédé par son attente d'une sorte de Messie qui ferait régner l'amour et la justice retentit en nous non comme un normal, ni un monstre, mais comme cette part de nous-même qui quitte l'absolu. Je ne crois pas qu'on puisse l'oublier. Il y a dans la *Rencontre des absents*, en dépit de quelque lenteur, un personnage attachant, une unité de point de vue, un discret sous-bassement métaphysique qui attestent chez son auteur un incontestable et riche don de ordination.

JACQUELINE PIATIER.
(1) Desoëll.
(2) Calmann-Lévy, 286 p., 13 F. 30.

entourage, tout passe par un esprit perturbé. La férocité des êtres, leur âpreté, le néant et la nécessité de leurs pauvres rêves, leur impossibilité à se joindre et à communiquer, nous parviennent à travers cette vision embuée. C'est la force du livre et son unité.

Nous ne manquions pas de héros de ce genre. A côté du Jojo de Schreiber, se dresse fatalement le Lenny de Steinbeck. Chez l'un comme l'autre, un mélange de tendresse et de sauvagerie, une innocence qui ne distingue ni le Bien ni le Mal. Mais Lenny n'était qu'une brute dans laquelle Steinbeck faisait battre un cœur. Jojo est autre chose. Sous son masque d'arriéré, il touche au grand problème des hommes : le temps, l'espérance, la parole. Pour sentir vivre son frère en lui, Jojo a besoin de le raconter. « Alors il bouge », dit-il. Mais il faut trouver l'auditeur capable d'écouter, quitte à ne pas le reconnaître parce qu'il mettrait fin au rêve. Cet idiot obsédé par son attente d'une sorte de Messie qui ferait régner l'amour et la justice retentit en nous non comme un anormal, ni un monstre, mais comme cette part de nous-même, qui quête l'absolu. Je ne crois pas qu'on puisse l'oublier. Il y a dans *La Rencontre des absents*, en dépit de quelque lenteur, un personnage attachant, une unité de point de vue, un discret soubassement métaphysique qui attestent chez son auteur un incontestable et riche don de création.

JACQUELINE PIATIER